

Entretien avec l'artiste Pierrette Requier : réponses aux questions de Sathya Rao

Sathya Rao

Perspectives critiques et comparatives sur l'activité théâtrale et
littéraire au sein des francophonies minoritaires nord-américaines
Numéro 44-45, automne 2017, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055906ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055906ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Rao, S. (2017). Entretien avec l'artiste Pierrette Requier :
réponses aux questions de Sathya Rao. *Francophonies d'Amérique*, (44-45),
109–113. <https://doi.org/10.7202/1055906ar>

Entretien avec l'artiste Pierrette Requier : réponses aux questions de Sathya Rao



Pierrette Requier, Edmonton, juillet 2015.
Photographie de Dustin Delfs,
de Laughing Dog Photography.

Comment définiriez-vous la communauté franco-albertaine?

Hétérogène et en effervescence, à la fois fragile et forte. Forte en potentiel. Qui saura/voudra aller puiser dans tous les atouts que pourraient offrir tous ces gens que nous retrouvons en ce moment parmi nous dans notre ville grandissante.

Comment faire valoir tout ce potentiel?

Les migrants nous sommes venus et nous viennent des quatre coins du monde: les tout nouveaux réfugiés, tous les réfugiés de souche française de partout dans le monde qui, du début, sont venus s'y établir, les gens qui nous sont venus du Québec et de toutes les autres francophonies hors Québec, les gens, comme moi, qui ont été élevés ici. Il y a aussi, les gens de *French Immersion* qui veulent améliorer leur français et vivre en français, langue qu'ils choisissent de cultiver. Comment composer avec cette multiplicité? Comment l'aborder? En tant que poète officielle de la Ville d'Edmonton et artiste engagée, j'aborde ces questions ainsi que le multiculturalisme et le multilinguisme qui existent dans notre ville.

Quelle est la nature de votre lien avec la communauté franco-albertaine?

Je cultive ce lien depuis dix ans.

À cette étape de mon parcours artistique, je suis arrivée à me qualifier d'artiste franco-albertaine bilingue. Ayant appris les deux langues à la fois et découvrant, en écrivant et en parlant que, « [v]eux, veux pas mes deux langues se parlent(aient), s'insinuent(aient) dans presque tous mes textes », et dans la façon « naturelle » dont j'ai toujours communiqué, je suis arrivée à découvrir mon style bilingue et à l'apprécier. À un moment donné, j'ai compris que j'aurais à accepter les risques de l'innovation. Cette récente définition de mon identité artistique a été un apprentissage rigoureux vécu à plusieurs niveaux : intellectuel, professionnel, psychologique, psychique, spirituel et même physique. *There were lots of learning curves* pendant les quinze dernières années de ma vie d'écrivaine, de travailleuse culturelle et de mentor.

Vous sentez-vous investie d'une responsabilité vis-à-vis de cette communauté?

Mon parcours artistique a été une longue émergence. En déménageant du nord de l'Alberta « en ville » à dix-huit ans pour faire des études (B.Ed.) à l'université et en suivant un cours sur l'histoire de l'art, ma soif des arts a explosé. Il m'est devenu évident que l'art sert à l'enrichissement de la vie du monde et qu'il nourrit les besoins du cœur, de l'âme et de l'esprit. Ça été le coup de foudre, et il y en a eu plusieurs depuis...

Je crois que les arts appartiennent à tout le monde et que chaque individu compte, qu'il a un besoin fondamental de vivre et de créer sa propre expression, de trouver sa voie et, en la poursuivant et en la cultivant, il a énormément de quoi contribuer. La vie culturelle d'une communauté se crée et se recrée constamment à partir de ce besoin fondamental d'aller puiser en soi et de vouloir aller vers « l'Autre », d'apporter quelque chose de soi-même et de connaître l'Autre.

J'ai d'abord vécu ma vie professionnelle (enseignante en immersion au niveau élémentaire, arts du langage, français-anglais), ce qui satisfaisait mon besoin de jouer avec les langues. Dans la trentaine, je me suis retrouvée à griffonner des poèmes et à assister à des lectures de textes et à des lancements de livres.

Je suis arrivée à voir que l'artiste vit sa responsabilité envers sa communauté en devenant l'artiste qu'elle est appelée à devenir. Cela a exigé

de créer des périodes de solitude et d'organiser, de recréer mon travail, mon gagne-pain en conséquence.

Puisque l'humain vit en communauté, il a un besoin de participer. Au fil des années, je me suis impliquée dans plusieurs organismes, et cela a approfondi mon engagement communautaire dans le domaine culturel et est devenu une partie intégrante de ma vie d'artiste toujours en croissance.

Vos choix artistiques sont-ils influencés par ce que pense votre communauté?

L'autocensure est un réflexe humain, mais être fidèle à son texte, à ce qui veut se dire, à son art demande à l'artiste de franchir les murs de l'étroitesse d'esprit. J'ai dû sortir de mon trou de gêne et me laisser «être»! J'ai dû franchir le mur de l'infériorité et de la honte et arriver à faire de mon bilinguisme un atout. Il existe en moi un esprit *playful* qui m'a permis de jouer avec les mots, de me garrocher dans le processus en riant de moi-même, en «faisant la folle», comme on disait dans le Nord! Quand l'artiste un peu «flyée» en moi a finalement été au volant, elle a pris son erre d'aller, et les vannes se sont ouvertes. Après avoir fait de nombreuses prestations, je suis arrivée à comprendre qu'être bilingue fait partie de mon identité, de mon histoire, et même que le français est sans doute la langue de mon cœur, l'autre langue officielle de notre pays m'est aussi et également très chère.

À un moment donné, j'ai choisi de m'intégrer à la communauté francophone, *on my own terms...* Me joindre au Regroupement artistique francophone de l'Alberta (RAFA) a été un *coming home...* Appartenir au RAFA et accepter le poste de représentante littéraire a beaucoup contribué à mon épanouissement artistique individuel et communautaire. Par exemple, en créant un événement francophone pour le public anglophone, une collaboration entre le RAFA et la Edmonton Poetry Festival Society, je suis bel et bien devenue travailleuse culturelle bilingue, ce qui a créé une ouverture entre les deux communautés. Je suis fière d'avoir fait voir et valoir le merveilleux travail d'un bon nombre de nos artistes dévoués.

Votre esthétique bilingue a-t-elle été bien accueillie par les communautés francophone et anglophone?

À un moment donné, après un voyage en France, j'ai ressenti un désir féroce de mieux maîtriser le français, de le savourer, afin de contribuer plus pleinement à ma culture franco-canadienne. Je me suis mise à regarder de

plus près pour voir ce qu'avait à offrir cette culture, comment elle pourrait croître. J'ai eu envie de dire que nous existons et que nous sommes plusieurs et partout au Canada qui parlons en dialectes! Moi, je suis fille du vent et des grands espaces... Et femme de ville en pleine croissance. (Les personnages de la pièce *Les blues des oubliées* parlent ce dialecte!) Et l'écrivain du Nouveau-Brunswick, qui est-il, et celui du Manitoba, etc.? On existe et on se doit de créer avec ce qui est là dans nos vies!

Au fil des années, en devenant une personne de liaison entre les deux communautés littéraires d'Edmonton, en maintenant un accueil et une présence pour que nous, les Franco-Albertains, soyons plus visibles, ma plus grande et belle surprise a été de voir que les anglophones ont adoré entendre le français. Ils ont apprécié les ponts que je leur offrais en animant dans les deux langues. Plusieurs m'ont confié qu'ils se sont rendu compte qu'ils connaissaient plus de français qu'ils ne se l'imaginaient. Le français est partout au Canada! D'autres se sont rendu compte qu'eux aussi avaient une seconde langue qui leur manquait.

Je crois que mon esthétique bilingue a été bien reçue, qu'elle l'a été parce que j'ai eu de la chance. Je suis arrivée à un moment d'ouverture dans l'histoire de ma ville grandissante, une ouverture au niveau communautaire et en moi, et j'ai pu passer à la prochaine étape. J'ai su présenter mon esthétique au public comme une offrande artistique. Pour arriver à vouloir entreprendre ce risque, j'ai dû œuvrer pendant plusieurs années à développer et à apprivoiser un style qui est devenu mien, authentique. Cela demande de l'humilité! Mon recueil de poésie et ma pièce ont exigé une fidélité créative, et je sens qu'ils ont été des réussites poétiques et littéraires. Ces textes ont touché, ont interpellé...

J'étais consciente du risque que je prenais, ce qui était épeurant, mais, au fond de cette peur, il y avait une énergie créatrice osée qui ne lâchait pas; fallait le faire!

Pendant que j'étudiais la théologie (travail de maîtrise qui m'a donné l'occasion de revenir à ma pensée), on nous a proposé de considérer la question suivante: «*What is our next ethical imperative? What is it that my life requires of me now? What must I do?*» J'ai appris que devenir adulte veut dire s'interroger, s'ouvrir aux changements, à la transformation.

Je suis devenue écrivaine parce qu'il le fallait.

Quelles ont été les réactions de la communauté à votre pièce iconoclaste *Les blues des oubliées* produite en octobre 2015 à L'UniThéâtre d'Edmonton?

D'après les commentaires que j'ai reçus de plusieurs (incluant les actrices) et que je continue de recevoir depuis la mise en scène, je sais que *Les blues des oubliées* a été bien reçue et appréciée. Le directeur artistique, Brian Dooley, m'a dit que, de toutes ses années passées à L'UniThéâtre, *Les blues des oubliées* est la pièce qui a attiré le plus grand nombre de gens, parfois la salle était remplie. Un bon nombre de gens qui y ont assisté étaient mes ami(e)s anglophones. Plusieurs de mes ami(e)s ont exprimé le désir d'y assister une deuxième fois parce qu'ils voulaient s'immerger à nouveau et dans la richesse et les nuances de la poésie et dans les questions qu'aborde la pièce. (*To touch again and immerse in the many levels of significance.*) La façon dont cette pièce a été montée a fait penser, a touché...! Je suis satisfaite du travail de toute l'équipe.

Eh oui, ma pièce a dérangé, bouleversé, offensé, et je m'y attendais. Dire, prononcer le non-dit, exposer «l'Oubli», ça ébranle, ça choque, ça rend mal à l'aise; ça éveille le deuil, les peines refoulées, le manque, les secrets enfouis au fond du cœur, etc. Non, je n'ai pas été surprise des réactions.

Je suis une personne de grande tendresse qui n'aime pas offenser, mais ma responsabilité créatrice m'a appelée à aller puiser et à trouver une vérité plus profonde que ma peur. L'écriture de cette pièce m'a beaucoup secouée aussi! Il y a, dans *Les blues des oubliées*, un fond de tendresse: «Je veux refaire l'Amour...»

Je sentais en écrivant cette «chose hybride» que la poésie (*western*) toucherait, que ce texte apporterait au théâtre quelque chose de nouveau, une nouvelle façon d'aborder les grandes questions, les paradoxes de l'immigration, de la colonisation, de notre fragilité et de notre force humaine. Arriver à la/sa vérité est chose complexe, est le travail de toute une vie.